



HAL
open science

Nikolaos G. Chrissis, Crusading in Frankish Greece, A Study of Byzantine-Western Relations and Attitudes, 1204-1282, Turnhout, Brepols (Medieval Church Studies, 22).

Marie Guérin

► **To cite this version:**

Marie Guérin. Nikolaos G. Chrissis, Crusading in Frankish Greece, A Study of Byzantine-Western Relations and Attitudes, 1204-1282, Turnhout, Brepols (Medieval Church Studies, 22).. Cahiers de civilisation médiévale, 2017. halshs-01631016

HAL Id: halshs-01631016

<https://shs.hal.science/halshs-01631016>

Submitted on 15 Nov 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

survivances de croyances antiques, auxquelles l'A. ne croit guère.

L'introduction est brillante et claire. A. Byrne explique ses choix, l'état de la question et quelques concepts qu'elle va manier. Elle questionne aussi la pertinence de la notion anachronique d'*otherworld*. Le premier chapitre aborde la place des autres mondes comme des fictions dans la fiction, comme des mises en perspective de l'imagination narrative de l'A. (p. 25-26). Plusieurs questions sont abordées sur la construction même de ces autres mondes. Retenons l'utilisation de la notion de pseudo-mimésis (p. 30-31) pour expliquer les longues représentations mimétiques des mondes féeriques. L'A. s'appuie sur le travail de Roland Barthes, qui méconnaissait pourtant les spécificités de la littérature médiévale, mais on ne peut lui en vouloir, car de nos jours, une grande étude théorique sur la mimésis dans la littérature médiévale reste à écrire.

Dans le chapitre consacré à l'étude des liens entre les représentations du Paradis terrestre et du Purgatoire et les *otherworlds* imaginaires (p. 68-106), A. Byrne montre, en étudiant des textes considérés comme d'inspiration celtique, que les textes bibliques sont des sources bien plus probables d'inspiration que d'éventuelles « traces » de croyances anciennes celtiques. Et cela ne vaut pas que pour les textes de portée religieuse comme le *Purgatoire de Saint-Patrick*, mais aussi pour les descriptions de l'au-delà et des *otherworlds* dans des œuvres profanes.

Le troisième grand chapitre (p. 107-140) comporte plusieurs études sur la royauté dans l'autre monde, et met en exergue la réflexion des auteurs médiévaux sur l'autorité humaine et ses limites grâce au merveilleux de l'autre monde. Le dernier chapitre (p. 141-183) est une réflexion sur la manière dont l'insularité des îles Britanniques a pu servir de modèle aux auteurs lorsqu'ils placent des îles merveilleuses lointaines, surtout celles de l'Atlantique, et sur les spécificités de ces autres mondes archipélagiques. On l'aura compris, ce livre est plus une suite d'études qu'un « manuel » exhaustif sur la question de l'autre monde et de ses motifs. Mais ces études sont précises et l'A. y montre toute sa finesse de compréhension des textes et des auteurs qu'elle utilise.

La principale faiblesse de l'ouvrage réside dans l'absence de comparaisons suivies entre la littérature insulaire et celle du continent. L'influence d'une géographie merveilleuse comme celle de Solin se ressent pourtant assez clairement dans les textes cités par l'A. Les comparaisons avec Chrétien de Troyes, les aventures d'Ogier le Danois en Avallon ou même avec les vies de saints continentaux ne sont

qu'évoquées par endroits (par exemple p. 58, 85 et 169), sans être menées. Pourtant, l'A. est tout à fait consciente du lien entre la littérature anglaise et irlandaise et celle du continent. Elle-même récuse ouvertement le qualificatif trop aisément donné de merveilleux « celtique » pour bien des épisodes (p. 9).

Cela est sûrement lié au fait que l'A. ignore ou tout du moins n'utilise que très marginalement une riche bibliographie sur le merveilleux produite par les chercheurs ne s'exprimant pas en langue anglaise. Certes, son propos concerne des textes écrits dans les îles Britanniques, mais comme l'A. elle-même le souligne, on ne peut étudier ces textes sans comprendre comment ils s'insèrent dans une littérature européenne plus vaste, qui partage les mêmes thèmes chrétiens ou littéraires. Il serait long de mentionner ici tous les ouvrages qui pourraient enrichir sa réflexion. On trouvera une bibliographie des principaux ouvrages sur la question couvrant essentiellement les productions françaises, allemandes et italiennes (dans Franca E. CONSOLINO, Francesco MARZELLA et Lucilla SPETIA (éd.), *Aspetti del meraviglioso nelle letterature medievali. Aspects du merveilleux dans les littératures médiévales*, Turnhout, Brepols [Culture & société médiévales, 29], 2016, p. 421-429). Ces lectures lui auraient précisément permis de se détacher du prisme des études celtiques et de mieux cerner les particularités de l'insularité de la littérature britannique.

On aurait aussi aimé un développement plus long sur la question du croire. Non, celui des croyances ancestrales, justement mis de côté par l'A., mais celui de la crédulité du public vis-à-vis des merveilles de l'autre monde. La question est certes abordée à plusieurs endroits du livre (notamment p. 11-12), mais on aurait utilement pu regrouper les réflexions sur cette question fondamentale dans l'optique de l'A. dans un chapitre.

Pierre COURROUX.

Nikolaos G. CHRISSIS, *Crusading in Frankish Greece, A Study of Byzantine-Western Relations and Attitudes, 1204-1282*, Turnhout, Brepols (Medieval Church Studies, 22), 2012.

Issu d'une thèse de doctorat soutenue à l'université de Londres sous la direction de Jonathan Harris en 2008, le livre de Nikolaos Chrissis, publié en 2012, renouvelle la question de la domination occidentale dans les territoires byzantins après la prise de Constantinople en 1204, redéfinit le concept de croisade dans l'Orient

latin et s'intéresse à ses conséquences sur les relations gréco-latines au XIII^e s.

Ce travail bien documenté et illustré de cartes, s'appuie sur un important dépouillement de registres pontificaux, de sources littéraires et de documents d'archives édités. Après un bilan historiographique pointant l'ancienneté des études sur les croisades et Byzance, l'ouvrage s'attache à montrer que la présence de croisés occidentaux en Romanie latine après la conquête de Constantinople ne procède pas seulement d'ambitions personnelles, de quêtes de pouvoir et de convoitises territoriales. Elle résulte également du projet pontifical d'affirmer la présence latine dans les territoires de l'Église grecque par la défense de ses possessions, la résolution du schisme et la soumission des Grecs à l'obédience latine.

En cinq chapitres respectant l'ordre chronologique des pontificats, l'A. met en évidence la construction de l'argumentation papale pour légitimer la croisade en Grèce franque et l'ancrer progressivement dans les consciences, comme une entreprise pieuse et méritante au sein de laquelle les Grecs occupent le rôle d'ennemis de la foi et de l'Église. Graduellement, l'Église latine introduit ainsi les mécanismes de la croisade (prédication, vente d'indulgences, collecte de fonds, commutation des vœux, taxation sur les biens ecclésiastiques, etc.) et l'accompagne d'une rhétorique justificative pertinente.

Le pape Innocent III (1204-1216) légitime son action croisée par la nécessité de soutenir l'empire latin nouvellement créé (chap. 1), tandis qu'Honorius III (1216-1227) inscrit la croisade dans une perspective de consolidation de l'empire et de protection du royaume de Thessalonique (chap. 2). Si, durant ces deux premières décennies, la croisade en Grèce franque constitue un soutien à la Terre Sainte, qui demeure l'objectif principal des croisades, l'A. souligne l'évolution des discours pontificaux et l'apparition de nouveaux motifs croisés. Le devoir de défendre la *Nova Francia* de Romanie ou la nécessité de combattre les Grecs supplantent peu à peu l'invocation de la Terre Sainte pour justifier l'expédition croisée. L'apogée de ce mouvement se situe entre 1227 et 1241, période à laquelle le pape Grégoire IX mène consécutivement deux croisades contre l'empereur Jean II Vatatzes et son allié le souverain bulgare Jean Asen II (chap. 3). Il s'ensuit une période de retranchement (1241-1261), lors de laquelle les papes Innocent IV et Alexandre IV abandonnent progressivement l'empire latin de Constantinople et laissent les Grecs s'emparer de la capitale en 1261 (chap. 4). Le choc de la reconquête byzantine de Constantinople provoque alors la reprise des appels à la croisade par

Urbain IV (1261-1264), mais il s'agit des derniers efforts croisés déployés en Grèce franque au XIII^e s. Car, si Charles d'Anjou tente par la suite de rétablir l'empire latin avec le soutien des papes Clément IV (1265-1268) puis Martin IV (1281-1285), les mécanismes de croisade ne seront plus employés (chap. 5).

L'A. s'interroge également sur la perception et la réception de la croisade en Grèce franque par les contemporains. Décriés ou loués, les appels répétés à la croisade, quelles que soient leurs causes et leurs légitimations, ont tous pour conséquence un durcissement des relations gréco-latines. D'abord marginale aux XI^e et XII^e s. (bien que 1054 marque la date officielle de l'origine du schisme), la perception des Grecs comme schismatiques se généralise en Occident à partir de 1204 et devient un argument de base dans les sources pontificales et les œuvres littéraires pour justifier l'appel à la croisade. Le Grec passe du statut de coreligionnaire à celui de chrétien déviant, puis d'infidèle et d'ennemi de la foi. Pour l'A., conjointement aux négociations unionistes (dont il juge le rôle parfois exagéré par l'historiographie), la croisade se consacre donc à la résolution du schisme, devenue une des priorités de la politique papale en Romanie. De façon moindre, en raison du manque de sources, l'A. analyse également le point de vue byzantin. Le pouvoir impérial, conscient de la menace occidentale, engage des négociations unionistes qui, bien qu'impopulaires à Byzance, visent avant tout à éviter la menace d'une expédition contre Nicée ou l'empire reconstitué de Constantinople. Parallèlement, la rareté des références à la croisade occidentale chez les auteurs byzantins traduit la volonté de discréditer le projet latin. Les activités croisées en Romanie stoppent en 1282. Mais, face à la menace d'expansion turque, des projets de croisade continuent à voir le jour. Les objectifs des pouvoirs latins évoluent alors en faveur d'un rapprochement avec Byzance. Cependant, malgré quelques tentatives conjointes de croisade contre les Turcs, les efforts croisés répétés des Occidentaux à l'encontre des Byzantins (outre le souvenir de la conquête de 1204) avaient installé une telle méfiance mutuelle entre Grecs et Latins, qu'elle perdura jusqu'à 1453 et la prise de Constantinople par les Turcs et même au-delà.

S'il est possible d'augmenter la bibliographie de quelques références françaises sur les travaux relatifs aux croisades et à l'Union des Églises, ce livre présente l'intérêt pour les spécialistes de l'Orient latin d'aborder le phénomène de l'expansion latine en Romanie du point de vue des croisades et de redéfinir la Grèce franque comme une terre de croisade légitime. Plus encore, cet ouvrage est novateur car

l'A. replace à juste titre son étude dans le contexte plus large de l'évolution des guerres saintes et de l'expansion des fronts croisés en Europe médiévale (en Baltique, dans la péninsule ibérique ou contre les hérétiques), prenant ainsi en compte l'ensemble du contexte socio-politique, économique et religieux qui mena à l'expansion de la chrétienté latine.

Marie GUÉRIN.

Marie-Noël COLETTE et Gunilla IVERSEN, *La Parole chantée : invention poétique et musicale dans le haut Moyen Âge occidental*, Turnhout, Brepols (Témoins de notre Histoire), 2014.

Ce livre est le fruit de la collaboration entre deux éminentes spécialistes, la musicologue française Marie-Noël Colette et la philologue suédoise Gunilla Iversen. Il offre un vaste panorama des enjeux historiques, théologiques et esthétiques qui président à l'élaboration des répertoires de chant de l'époque paléochrétienne à la fin du XII^e s. Il y est question non seulement du chant romano-franc dit «grégorien», mais aussi et surtout des genres relevant de la poésie liturgique (tropes, prosules, proses, séquences...) venue enrichir le grégorien à partir du IX^e s. La chanson profane n'a laissé que très peu de traces écrites pour la période considérée : le dernier chapitre du livre lui accorde cependant une place de choix, en soulignant les liens entre répertoires sacré et profane.

Le volume se décline en deux volets. Douze chapitres thématiques forment la première partie, soit environ 350 p. de texte. La seconde partie, intitulée «Florilège», réunit 42 textes et pièces de chant édités et traduits en français ayant servi d'exemples dans les différents chapitres de la première partie. Hormis quelques pièces reproduites d'après le *Graduale Triplex* de Solesmes, les transcriptions ont été réalisées spécialement pour ce livre. Textes et mélodies réunis dans le Florilège sont également insérés dans les chapitres de la première partie, ce qui dispense le lecteur d'aller et retours incessants entre les différentes parties. Le livre est accompagné d'un CD permettant d'écouter 12 pièces du Florilège, interprétées par l'Ensemble Gilles Binchois sous la direction de Dominique Vellard.

Le premier chapitre («Chanter les psaumes») plonge le lecteur dans l'histoire complexe de la psalmodie, fondement de cette «parole chantée». Il permet de comprendre l'émergence et le développement des différents genres musicaux en usage à la messe et à l'office (liturgie des heures), selon la manière dont

est conduit et interprété le chant du ou des psaumes : avec ou sans refrain, en faisant alterner différents groupes de chanteurs, ou bien en faisant alterner un soliste et le reste de l'assemblée.

Le chap. 2 est consacré à la «prière chantée» : il y est question des chants liés aux processions, supplications et demandes d'intercession. On y trouve des analyses particulièrement intéressantes des particularités stylistiques et sémantiques des textes chantés, qui citent largement l'Ancien Testament, soit de manière littérale, soit en procédant à des remaniements (omissions, assemblages, centonisation).

Les chap. 3 et 4 explorent les enjeux littéraires et musicaux à l'œuvre dans les différents genres de la poésie liturgique. Le chap. 3, en examinant la place des expressions hébraïques comme «Alleluia» et «Osanna» dans la poésie liturgique, montre la fascination que ces mots porteurs d'invocations et de sonorités particulières (voyelles A, E, O), ont exercée sur les oreilles et les esprits médiévaux ; ils sont à l'origine de nombreux textes et mélodies de proses, prosules ou tropes. Dans le chap. 4 («*Jubilus, neuma, prosa, prosula...*») il est question du chant de l'Alleluia et aux différentes formes d'extrapolations littéraires et musicales qui lui sont associées. S'appuyant sur les textes bibliques et sur les commentaires de certains auteurs comme saint Augustin, M.-N. Colette analyse la place et le rôle de la vocalise sans texte (*jubilus*), qui, dans le répertoire liturgique, correspond à une manifestation de joie paroxystique. La suite de ce chap. 4 explore les différentes formes de poésie liturgique auxquelles le principe du *jubilus* a donné naissance dans les chants de la messe comme l'alleluia, le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Sanctus*, à partir de l'époque carolingienne. L'A. rappelle à cette occasion la typologie traditionnelle qui distingue les tropes méloformes (vocalise sans texte), les tropes mélogènes (vocalise préexistante à laquelle on ajoute un nouveau texte), et les tropes logogènes (trope, c'est-à-dire nouveau texte accompagné d'une nouvelle mélodie).

Dans les chap. 5 à 12, les auteurs ont mis l'accent sur des aspects plus précis de la «Parole chantée». Le chap. 5 explore la relation entre la voix, l'esprit et le cœur l'analyse. Partant de la Règle de saint Benoît, qui commande aux moines de chanter «corde et ore», l'analyse s'appuie tant sur les auteurs médiévaux que sur les textes mêmes de la poésie liturgique. Dans le chap. 6, il est question de la place des muses antiques dans le contexte chrétien de la poésie liturgique. Le chap. 7 est consacré aux «*verba canendi*», c'est-à-dire à la richesse sémantique mise en œuvre dans la poésie liturgique en vue de décrire l'action de chanter.